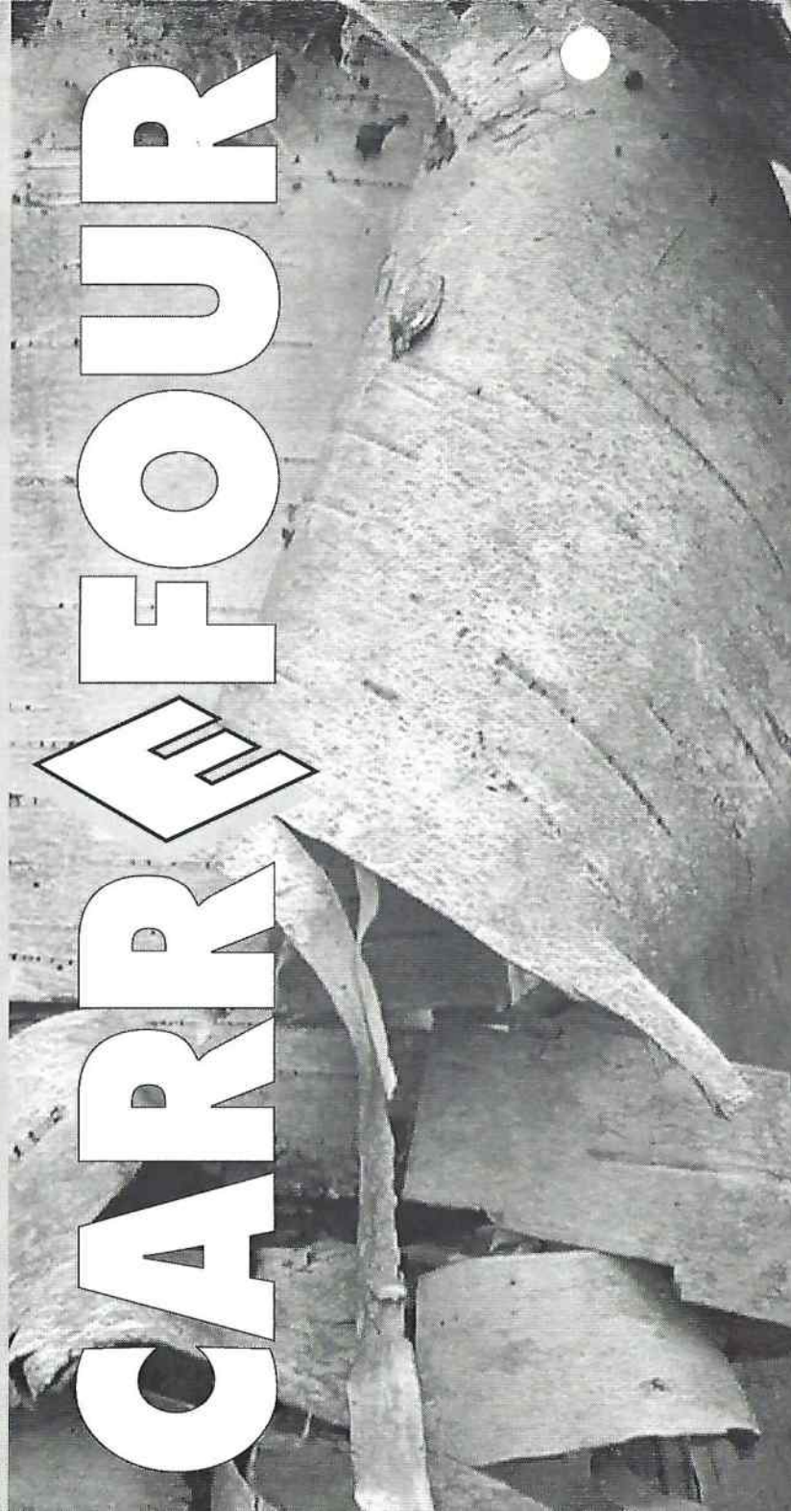


Carrefour N° 17, février 2003

Édimac 2003



CARR FOURS

Bulletin de l'Association des personnes retraitées du Cégep de Sainte-Foy

Coordonnateur :

Fernand VILLEMURE

Correction de texte :

Geneviève SOLASSE

Sommaire :

La route de l'ouest (suite)	1
<i>par Noëlla MICHAUD</i>	
Loi 111 (suite)	7
<i>par Fernand VILLEMURE</i>	
Indexation (suite)	8
<i>par Louis DESCHAMBAULT</i>	
Salut François	8
<i>par Claude POULIN</i>	
Saudade nouaisons	10
<i>par Gérard VIAUD</i>	
Rectification	14
<i>par Geneviève SOLASSE</i>	
Souvenirs de voyages (10)	14
<i>par Jean-Marc OUELLET</i>	
Mes bagages	17
<i>par Renée FRANCOEUR</i>	
Annonces et rappels	19
<i>par Fernand V.-Louis D.-Bill D.-Alberte A.</i>	

Conception graphique :

Robert MUCKLE

Mise en page :

Robert MUCKLE

Impression :

Les Copies de la Capitale, sur Xerox Docutech

*Les textes publiés n'engagent que leur auteur et non
quelque autre responsable de l'Association.*

LA ROUTE DE L'OUEST (SUITE)

par Noëlla MICHAUD

Banff est une jolie ville située dans une grande vallée au milieu des montagnes, impressionnante pour les services offerts aux visiteurs. Les gens sont courtois, polis et jeunes, ils viennent de partout et répondent calmement à toutes les demandes. On sent qu'ils sont habitués aux touristes. Nous campons à la limite de la ville. Sur le terrain, de petits écureuils fousseurs nous examinent et s'enfuient rapidement dès qu'on veut les approcher. Il y en a des centaines à vivre dans des terriers ; on ne peut faire deux pas sans en apercevoir un qui pointe la tête hors de son trou. Ils sont très amusants.

Et puis au matin, de beaux cerfs nous font une visite pendant que nous prenons le petit déjeuner. Ils traversent majestueusement l'espace devant nous, eux aussi, familiers avec les humains.

Une anecdote : Banff et Jasper sont situées dans des parcs nationaux, qui ont été classés sites du patrimoine mondial par l'Unesco. Tout le terrain, y compris celui des villes, appartient au gouvernement canadien. Le premier parc canadien est né à Banff à la fin du 19^{ème} siècle. Et avant d'être un parc, il a fallu résoudre un conflit entre deux individus qui se disaient propriétaires d'une source chaude et qui voulaient l'exploiter. Le gouvernement a décidé d'acheter le terrain et d'en faire un

parc. Banff venait d'être créé. La source a ensuite été mise à la disposition des habitants des alentours et d'ailleurs. Le chemin de fer en a fait une attraction pour touristes, on y venait de partout pour se baigner dans ses eaux bouillonnantes. Mais cette source et sa grotte furent victimes de leur succès. Pour les préserver, on en ferma l'accès au bain. Le site est toujours disponible aux visiteurs, il s'appelle Cave and Basin et est situé en ville, au bout de la rue Cave.

Banff possède également un joli musée dans une vieille maison de style anglais située en plein centre ville. Nous avons cependant préféré un espace sous forme de grande tente, aménagé par les Amérindiens, qui relate leur histoire selon leur point de vue. On peut y voir des personnages dans des représentations de la vie journalière, avec des animaux tout autour. On parle des déplacements qu'ils devaient faire selon l'abondance de nourriture et gibiers et selon les contraintes dues à l'arrivée des colonisateurs. Une grande quantité de photos nous permet d'observer la lente assimilation ; les enfants, envoyés dans des écoles pour y être instruits, ont l'air emprunté dans leurs vêtements imposés. Et tout cela est relaté simplement comme un état de fait sans la moindre trace de ressentiment. Ce fut très instructif.

En route, nous faisons une halte au

champ de glace Columbia. C'est un immense glacier situé en altitude ; pour le visiter, nous empruntons un véhicule qui fait penser à ceux utilisés sur la lune, mais en plus gros. Ce sont des « snowcoach » conçus spécialement pour nous conduire à destination en s'agrippant à la paroi glacée grâce à des pneus plus grands qu'une personne de taille moyenne. Plusieurs groupes de nationalités différentes visitent en même temps que nous ; parmi eux, les Japonais veulent tous se faire photographier devant les roues du véhicule ! Rendu à destination, tout le monde est impressionné par la randonnée sur la surface de glace qui fait plus de 500m de profondeur.

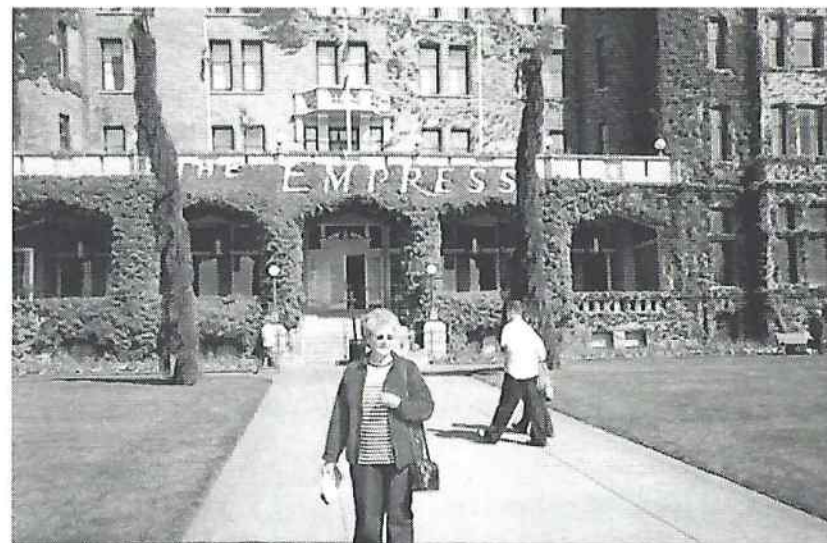
Nous voici arrivés à Jasper où les wapitis nous accueillent ; ils sont partout. La moindre parcelle d'herbe reverdie les retient à brouter paisiblement. Ils semblent apprivoisés. Au kiosque touristique, on



nous prévient qu' ils demeurent sauvages et imprévisibles, surtout à cette époque de mise bas. Les femelles peuvent devenir très agressives si elles sentent leur petit menacé. Sur le camping et ailleurs autour, il y a aussi des cerfs, appelés « mule elks » à cause de leurs longues oreilles ; on finit par ne plus vraiment les voir tellement ils font partie du paysage. Mais le préposé au service nous prévient qu'un ours a été vu ce jour-là. Nous apprécions pouvoir dormir dans un véhicule plutôt que sous la tente, ils ont tendance à s'y attaquer. Or, le seul ours que nous avons vu était couché mollement sur le bord de la route, tel un gros toutou, deux ou trois voitures se sont arrêtées pour le photographe, il n'a pas bougé !

Au restaurant, lors d'un lunch, la jeune fille qui fait le service est Québécoise. Elle a étudié au Cégep de Sainte-Foy ! Elle est allée dans l'Ouest pour apprendre l'an-

glais. Jasper, plus petite que Banff, est une jolie ville, facile à visiter, qui dispose de tous les services. Elle a aussi son petit musée, la gare semble d'un autre âge avec ses murs aux boiseries foncées ; on dirait un décor de film.



C'est à Jasper que la neige nous rattrape. Il en tombe près de 20 cm pendant la nuit.

Le lendemain, nous montons à Miette où se trouvent des sources thermales réputées. Nous allons nous baigner dans une piscine dont l'eau est refroidie pour la rendre supportable. Quel luxe ! Les arbres autour sont chargés de la neige tombée la veille, les pics au loin nous paraissent encore plus blancs. L'eau à 40°C nous fait vite apprécier ses bienfaits ; on a le corps au chaud et la tête au frais. Après vingt minutes, arrêt et trempette dans le bassin adjacent où la température de l'eau est juste au-dessus du point de

congélation, de la neige fondue flotte à sa surface. Nous faisons de grands ouf ! en y plongeant ; d'autres poussent de forts cris à cause du contraste, puis retour à la piscine chaude, autant de fois que l'on veut, c'est très relaxant. C'est un luxe abonda-

ble, il n'en coûte que 6 dollars pour y rester tout le temps désiré.

Près d'Edmonton, nous visitons un village ukrainien reconstitué. C'est sympathique, les maisons sont bâties selon les critères culturels des premiers arrivants. S'y trouvent une grande cuisine, une pièce de réception, une autre plus fraîche pour les pommes de terre et autres légumes ; et parfois une seule chambre, les lits étant faits et défaits près du poêle à chaque jour. Sur la cuisinière, une bassine d'eau chaude savonneuse qui servira toute la journée pour nettoyer la vaisselle. Et une jeune femme, vêtue à la façon ukrai-

nienne début du 20^{ème} siècle qui explique les habitudes de la maison selon l'occupation des propriétaires et leurs moyens financiers. Si des visiteurs arrivent à l'heure d'un repas, on leur offre un mets typique. Ce sont des étudiants qui jouent le rôle de la mère au foyer, du policier, du gérant de l'élévateur à grains, si fréquent dans le paysage. Il y a aussi un instituteur à l'école primaire, il applique les règlements de l'époque, lorsque je risque quelques mots de français, il me « menace » de coups de règle, car à l'époque il était défendu de parler une autre langue que l'anglais à l'école. Les deux églises, orthodoxe et catholique, gardent cependant toutes leurs caractéristiques ukrainiennes, une iconographie importante les décore et le clocher à bulbe de l'église orthodoxe rappelle leur pays.

Ailleurs, un policier en costume, une dame âgée dans une maison de terre, des jeunes femmes qui bêchent le jardin, d'autres qui plantent des fleurs. Tous sont charmants et bien intentionnés, ils apprécient qu'on leur parle, ils sont généreux de leurs renseignements. Et plus loin, une place du marché pour y vendre les produits fermiers, toutes les caractéristiques de la vie de cette communauté y sont reproduites. À l'entrée, un mini musée explique comment et pourquoi ces gens ont immigré chez nous. Une visite des plus intéressante.

Nous abordons les grandes plaines par temps venteux. Au bord des longues routes droites qui s'étirent à perte de vue, de

petits étangs remplis de canards et de bernaches, c'est le printemps. L'horizon ne cesse de s'éloigner et les conditions du temps changent rapidement. Il fait beau puis le ciel s'obscurcit et une heure plus tard, le soleil revient ; parfois on dirait qu'un gros orage s'annonce et...puis rien ! Phénomène étrange, et qui serait fréquent dans ce coin de pays. L'on nous dit qu'il n'a pas plu depuis l'année dernière et même là il en est peu tombé. Les fermiers préparent leurs champs pour la prochaine saison et une fine poussière s'élève derrière leur machinerie, elle envahit lentement tout l'espace. Lorsque les récoltes auront commencé à paraître, la poussière disparaîtra. Une grande quiétude se dégage de ces régions paisibles marquées par l'immensité de l'horizon, cela rappelle la mer.

Une belle découverte, la capitale de la Saskatchewan, Régina, jolie ville traversée par une rivière et sur les rives de laquelle est située l'Assemblée législative. Il faut être tout près pour voir l'édifice car le terrain est plat. L'environnement est bien aménagé. C'est une ville calme aux accents variés, qui ressemble à un gros village où on aurait construit quelques grands édifices pour le rendre plus citadin. Nous l'avons visitée un samedi et on aurait dit que le temps s'était arrêté. La veille, Saskatoon nous avait semblée plus animée et, en ville à l'heure du lunch, on y a rencontré des hommes d'affaires pressés, beaucoup d'Indiens, de vieilles femmes habillées de noir qui font leurs courses, des Huttérites, nous a-t-on dit. Cette ville est plus cosmopolite que Régina,

mais la population demeure à prédominance blanche.

Quelques jours plus tard, nous voici à Winnipeg. C'est une grande ville, dispersée sur un grand territoire, l'espace ne manque pas et comme ailleurs, les plus beaux quartiers sont construits le long de la rivière Rouge ou de la rivière Assiniboine. Rendus là, c'est l'été, il fait beau et chaud. Nous visitons d'abord la partie française et ses principaux monuments. Un détour par rue Deschambault où vécut Gabrielle Roy, mais pas de chance, la maison est en rénovation. Ensuite, à la maison de Louis Riel, devenue musée,



nous sommes accueillis par un guide tout content de nous parler en français. Les vestiges de l'ancienne cathédrale et le cimetière attendant valent le détour, parcourir ses allées équivaut à une leçon d'histoire.

Les parents de notre belle-fille, descendants d'Anglais et d'Écossais, nous font visiter leur ville et nous en expliquent les particularités. L'entretien des trains et locomotives ainsi que le marché du grain sont des facteurs économiques importants pour Winnipeg, ville qui fourmille d'activités.

Invités à dîner, nous savourons un bon steak de l'Ouest, tendre à souhait ; même moi, qui ne raffole pas de viande l'ai trouvé excellent. Après quoi nous sommes prêts à reprendre la route. Mais au fait, savez-vous que Winnipeg se trouve au centre géographique d'est en ouest du

Canada ? En route pour Terre-Neuve, nous aurions parcouru la moitié du chemin.

Avant de quitter le Manitoba, nous visitons un village mennonite situé tout près de Winnipeg. Menno, un chef religieux ayant fui la Russie pour cause d'ostra-

cisme, l'a fondé puis il y fut rejoint ensuite par des Allemands, des Hollandais, des Suisses.

Ils ont reproduit un village d'époque. La religion est très présente, leurs coutumes s'apparentent à celles des Amish aux États-Unis, quoique moins sévères. Ils acceptent les avantages de la modernité. Ils ont l'électricité, des maisons modernes et de la machinerie agricole adéquate. Plusieurs bâtisses servent à démontrer le style de vie qu'ils avaient jusqu'aux années cinquante. Ils étaient surtout agriculteurs, cela leur a permis de survivre, actuellement ils exercent plusieurs autres métiers et professions et vivent dans la petite ville de Steinbach, à 50k de Winnipeg. Dans le village reconstitué, un magasin offre des produits du terroir, nous achetons du blé moulu sur place grâce à un moulin à vent tout neuf. Au café, on sert une nourriture appétissante, la soupe est consistante, le pain dense et foncé, le dessert à la rubarbe est si bon qu'on en redemande.

Notre passage en Ontario est sans histoire ou presque. Sur une grande partie du trajet de retour, nous longeons le lac Supérieur, qui mérite bien son nom. Entouré de forêts toutes vertes, il est très majestueux. Les villes sont situées ça et là, sans grande particularité. À Sault-Ste-Marie, on se croirait aux États-Unis tant on y trouve toutes les grandes chaînes de magasins. Il est vrai que les USA sont tout près. Dans un commerce où on m'entend parler français, on m'observe un instant puis on me désigne une affiche en anglais, qui dit à peu près ceci : « ...le sourire est le

même dans toutes les langues ». Je cherche encore quel était le message derrière ce geste, mais au fond, je crois que je préfère ne pas le savoir.

Nous faisons les derniers kilomètres assez rapidement, nous avons hâte d'être à la maison. Et puis, nous n'avons pas l'intention de vérifier si le centre du pays se situe vraiment près de Winnipeg. Nous le ferons une autre fois, Terre-Neuve faisant partie des projets à venir.

Lorsque nous arrivons au Québec, la pluie nous attend, et c'est sous des trombes d'eau que nous rentrons chez nous, à Cap-Rouge. Juin vient tout juste de commencer.

Quand j'ai entrepris ce voyage, j'avais quelques réserves sur le mode de logement et de transport dont nous disposions. Heureusement, dès les premiers jours j'ai vraiment apprécié voyager et dormir dans ce véhicule. Pas besoin de rechercher des chambres, de déplacer des valises, nous avions une liste des campings et réservions le suivant, en quittant celui sur lequel nous venions de passer la nuit. Nous disposions du confort nécessaire à la poursuite de notre périple : bon chauffage d'appoint pour les soirées fraîches, cuisinière au gaz très efficace, réfrigérateur pour la nourriture essentielle et lit confortable. Somme toute, moins de tracas dans les activités quotidiennes nous permettait plus de disponibilité pour le tourisme. Le fait d'être hors saison nous facilitait l'accès aux installations communes dans les campings. Cela a sûrement aidé à mon adaptation.

Il y eut quelques mésaventures. Ainsi, dans un camping au nord de l'Alberta, un soir, je sors prendre une douche. Pour me rendre aux douches, il fait clair et je ne fais pas particulièrement attention au parcours. Mais le terrain est grand et comme il y a peu de campeurs, la salle de toilette près de notre site n'est pas ouverte ; je dois donc aller plus loin. Au retour, la nuit est tombée, il fait très noir et je n'ai pas de lampe de poche. Je me perds en essayant de retrouver le terrain où nous sommes stationnés. Je retourne aux douches, décidée à y passer la nuit, quand finalement je me rappelle certains détails du trajet, qui me permettent de me retrouver « chez moi ». J'en connais un qui a bien ri. Ne sachant où je me trouvais, il se préparait à klaxonner pour m'indiquer quelle direction prendre. Il était passé bien 23h lorsque je suis revenue !

Le Canada est un grand pays, varié et riche de plusieurs façons. L'avoir parcouru permet d'en apprécier toute la complexité mais aussi la démesure. J'ai pu me rendre compte sur place que le mode de penser et les habitudes de vie des autres habitants de ce pays sont très différents de ceux des Québécois. Je suis contente d'avoir fait ce voyage, j'en suis revenue plus riche d'expériences. Il me reste cependant plusieurs questions sur le degré d'acceptation des caractéristiques québécoises par nos concitoyens des autres provinces.

Bonne route à celles et ceux qui se préparent à partir ! ■

LOI 111 (SUITES)

par Fernand VILLEMURE

Un comité formé de Rodrigue Gagnon, Roland Legendre et Fernand Villemure s'est chargé de voir où en était rendu le dossier des suites à la Loi 111 et, à cette fin, a pris contact avec M. Jean-Pierre Julien, directeur du Personnel, le lundi 13 janvier au cégep.

Pour faire suite au jugement de cour imposant au gouvernement de remettre aux grévistes de 1983 les sous indûment retenus à cause de la Loi 111, le Collège a déjà constitué une liste des personnes ayant droit de les récupérer additionnés des intérêts.

Les sommes en question devraient vous être acheminées à partir de la fin de mars 2003 à condition que votre adresse actuelle soit connue des autorités du Collège et que celles-ci aient d'abord reçu du gouvernement le financement nécessaire, bien sûr.

À quoi ou à combien vous attendre ? À l'équivalent d'une journée de travail, plus les intérêts. ■

DOSSIER INDEXATION

par Louis DESCHAMBAULT

Nous avons fait parvenir à la ministre Linda Goupil la résolution de notre Assemblée générale de mai dernier. (voir Carrefour 15, oct. 2002) Elle nous a répondu qu'elle l'avait fait suivre au Secrétariat du Conseil du trésor. De là, sous la plume de monsieur Jacques Thibault, directeur des régimes collectifs et de l'actuariat, nous avons reçu une lettre dans laquelle il nous précise le fonctionnement des clauses d'indexation, vante les mérites des régimes gouvernementaux et indique que nous ne sommes pas pénalisés lorsqu'il y a des rendements négatifs, comme ce fut le cas en 2001 et 2002...

« En ce qui a trait au choix du représen-

tant des retraités et retraitées au sein du comité de retraite, la Loi sur le régime de retraite des employés du gouvernement et des organismes publics (RREGOP) prévoit que ce représentant est nommé par le gouvernement après consultation auprès des autres membres du comité de retraite et non pas auprès d'une seule centrale syndicale ».

Nous devons donc continuer à mettre des énergies dans l'Alliance des Associations de retraités. Celle-ci va bientôt proposer au gouvernement une indexation aux retraités selon la même formule accordée aux employés du secteur public, soit : le calcul le plus avantageux de l'IPC moins 3% ou 50% de l'IPC, applicable à partir de janvier 2002. ■

SALUT, FRANÇOIS !

par Claude POULIN
collègue ex-professeur d'histoire

Le 26 novembre dernier, notre collègue François Vallée, professeur d'histoire retraité depuis un an, nous a quittés. Il n'avait que 57 ans. J'ai eu le privilège de partager avec lui durant trente ans le même petit bureau et tous les secrets qui

s'y cachaient, en particulier ceux relatifs à nos bons et mauvais moments dans l'exercice quotidien de notre métier. Nous avons aussi partagé des silences, parfois même un mutisme, devenu la règle qui régissait nos différences et nos divergences. Étant donné qu'à certains moments celles-ci étaient assez profondes, cette entente tacite fut le socle du respect et de

l'amitié qui se développaient à notre insu et dont nous n'avons pris conscience que sur le tard. On comprendra que son départ prématuré m'a profondément ébranlé. D'autant plus qu'à partir du moment où le mal l'a terrassé, pendant ces cruelles semaines où il s'avançait vers un mur, « sans frein et à haute vitesse » (c'était l'expression qu'il employait) j'ai eu le privilège de partager avec lui de précieux moments d'intimité, que nous n'avions pas su faire naître auparavant.



On gardera de François certains traits marquants de sa personnalité. Un être simple, naturel et affable, qui entretenait avec toutes les gens qu'il rencontrait des rapports amicaux marqués par l'humour, humour à l'occasion teinté de sarcasme. Sa curiosité, ses intérêts pour la chose publique et celles de l'esprit animaient ses conversations. Cet accueil généreux et naturel le rendait particulièrement atta-

chant. C'est pourquoi, quand sa grande sensibilité et ses sautes d'humeur le rendaient irritable, on lui pardonnait rapidement ses écarts parce que c'était un gentilhomme ! Ce culte de la simplicité et du respect de l'autre, il le nourrissait par les liens étroits qu'il entretenait avec la grande nature. Natif du Royaume, il y avait construit en plein bois un camp où, en période de chasse, il allait avec des collègues passer des semaines mémorables voire légendaires. Ce fut surtout un lieu de vacances estivales où il s'adonnait au ressourcement et même au recueillement. Cette adresse perdue dans la forêt était, semble-t-il, celle de son habitat non seulement le plus cher mais aussi le plus précieux pour son moral.

On se souviendra de François aussi comme d'un être passionné, dont certains rêves pouvaient apparaître extravagants. Certains autres plus réalistes ont pu, eux, se matérialiser. Avec son épouse, Huguette, il a fondé un foyer stable où sont nés trois fils qui ont su combler ses espoirs familiaux. En plus de pratiquer un métier qu'il aimait, il a pu jouir du respect et de la reconnaissance de plusieurs milliers d'élèves et faire profiter l'institution du cégep de nombreuses collaborations professionnelles. D'autres de ses rêves par contre se sont évanouis et ce, à cause de circonstances particulièrement difficiles, qui demandèrent un courage insoupçonnable : accident grave de santé (crise cardiaque à 42 ans) et ses séquelles jusqu'à la veille de sa retraite. Retraite qu'il jugea trop précoce, d'ailleurs. Puis, la terrible maladie, qui a vaincu ses dernières résistances.

Enfin, je veux souligner les grandes qualités intellectuelles de l'enseignant, François, dont l'intelligence était très vive, et la grande passion qu'il a entretenue pour des domaines de l'histoire dans lesquels il a orienté son enseignement. L'histoire des sciences et des techniques, celle du Tiers-Monde, celle de la Civilisation occidentale et l'Histoire des États-Unis étaient des sujets dont il avait une grande maîtrise, car il y consacrait studieusement son temps. Ayant refusé de pratiquer la pédagogie des compétences et de la réussite, son enseignement, malgré le sérieux de son empreinte, a pu être jugé démodé par certains. Mais jamais ne seront démo-

dés le modèle intellectuel, l'esprit critique et le culte de l'excellence qu'il a proposés à ses élèves ; ce sont des valeurs sûres qu'il leur a transmises.

« On ne mesure pas la vanité de la vie, mais sa grandeur, sa beauté, sa gravité. Un peu comme un arbre qui dans la forêt semble pareil à tous les autres, d'égale taille. Mais abattu, couché il révèle son étonnante grandeur, son caractère unique. C'est là aussi le regard de Dieu sur nous dans notre mort comme dans notre vie ».¹

Salut, François. ■

1) Jacques Grandmaison, *Réenchantez la vie, Fidès*, p 266.

SAUDADE¹, DÉSIRES ET DOULEURS D'AILLEURS

par Gérard VIAUD

Tu te crois libre parce que tu pars, et tu emportes les pantoufles. Léon-Paul Fargue

Comme ils sont nombreux les voyageurs à recourir aux services des agences spécialisées pour se procurer les charentaises neuves, ces chaussons de feutre si douillets, qui devraient les mener ailleurs, au bout du monde, vers quelque cap Finistère ou quelque Portofino ! D'autres préfèrent de légères sandales et, comme le gravier du chemin blesse leurs pieds fragiles, la surprise s'insinue dans leur destin, et parfois pour les bouleverser...

Ton désir te pousse vers la ville fantôme d'Alcântara ? Tu te mêleras au petit peu-

ple de femmes et d'enfants, de vieillards et de soldats qui s'entassent chaque jour sur le « *Messenger de la Foi* », voilier tout droit sorti d'un conte de pirates, toujours bondé et qui profite de la marée montante pour affronter dans un chahut monstre la houle toujours violente de la baie de Sao Marcos.

Tu graviras la falaise de basalte rouge par une avenue rocailleuse et escarpée, brûlée par le soleil de midi. Ta vue embrassera la place de la Cathédrale avec, en son centre, la colonne sculptée du *Pelourinho*, le pilori le mieux conservé du Brésil, où furent livrés au tourment du fouet des esclaves récalcitrants au temps de la splendeur coloniale. Ne subsistent de



l'opulence et de la noblesse de la ville que de massifs alignements de pierres souvent délabrées. Palais, églises, fontaines asséchées, *sobrados*, ces aristocratiques demeures à deux étages, tout un somptueux trésor architectural qui subit dans le silence équatorial la flagellation du vent marin et raconte l'histoire cruelle de la



culture de la canne à sucre, la fortune d'une industrie puis sa ruine soudaine provoquée par la concurrence et l'abolition de l'esclavage.

Pour assouvir ton appétit, tu devras

d'abord gagner le port de São Luis, la seule ville brésilienne fondée avec l'aide des Indiens Tupinambá en 1612, habitée par des Français mais abandonnée aux Portugais trois ans plus tard. Tu survoleras un territoire vierge où l'Amazonie semble avaler l'océan ourlé d'une fine cicatrice de sable doré sur des centaines de kilomètres. Tout à coup, comme des draps dans le vent, t'apparaîtront des alignements de dunes puissantes imprimant sur le visage bicolore vert et bleu de la terre comme des scarifications purulentes gravées sur le masque d'un supplicié, sculptées dans les tendres tissus de la chair pulpeuse de la forêt opaque et de la mer diaphane. Le soleil s'abîmera dans les eaux salées, et la cité, sanglée dans son manteau végétal, blottie entre colline et rivage, t'invitera, tout comme tes hôtes, aux solennités de l'été naissant. Ainsi la ville t'aspirera-t-elle dans le tourbillon de la « *bumba-meu-boi* », fête fascinante et sauvage célébrée chaque samedi jusqu'en août à partir de la seconde quinzaine de juin. D'origine paysanne, le rite s'accomplit avec des allures de carnaval dans tous les villages de la région. Les populations costumées dansent, chantent et racontent l'histoire de la mort et de la résurrection du taureau.

Catarina, enceinte, a brutalement envie de manger de la langue du meilleur bœuf. Elle charme Chico son mari et le convainc de tuer l'animal. Les villageois découvrent le cadavre de la bête ; Chico est jugé par un tribunal populaire. Il se repent et on lui accorde le pardon ; le taureau est alors

ressuscité par les incantations magiques rythmées par les tambours amérindiens. La geste serpente par les rues étroites de la ville vieille dans une débauche de couleurs, de rires et de chansons, dans un tintamarre exubérant réglé sur des musiques amazoniennes envoûtantes, pour se perdre dans les nuages odorants issus des braseros sur lesquels crépitent des brochettes de bœuf. La fatigue et la lumière laiteuse de l'aube chassent les fêtards comme des insectes.

Mais ce matin-là, le bateau pour Alcântara appareillera sans toi et du quai où tu l'auras attendu avec ferveur, tu verras sa voile tremblante se perdre dans l'écume puisque personne ne t'aura encore enseigné les malices de la marée que le capitaine sait déjouer en changeant d'embarcadère.



Ton idéal momentanément évanoui, tu n'auras plus qu'à vagabonder dans les rues désertées par la fête qui aura cessé de s'y répandre comme l'eau d'une fontaine

trop pleine. Le dimanche, seuls les lampions éteints, les guirlandes et les banderoles rouges, vertes, jaunes, bleues, orangées claquent dans les ruelles étroites. Le vent fait frissonner les rares papiers laissés sur le sol étrangement propre après une nuit de désordre. Des parasols laissés déployés pivotent lentement en grinçant. Une bruine salée pique la peau, annonciatrice de l'averse lourde et tiède qui s'abat chaque jour sur la région. Le crépitement des feux, les rires et les musiques syncopées cèdent finalement l'espace à l'écrasement de myriades de gouttes d'eau obèses.

Tu imagineras trouver ton salut dans la fuite pour échapper à la violence de l'orage. Le marché central t'offrira l'hospitalité de sa rotonde ajourée, véritable caveau d'Ali Baba de la gastronomie. À la périphérie, les étals proposent des produits minutieusement disposés à l'intérieur de cubicules aux dimensions d'une stalle dans une écurie ou d'une cellule de prisonnier : pyramides de pots de confitures, rangées de bouteilles d'alcool de canne à sucre dans lesquelles baignent plantes aromatiques, œufs de caille ou reptiles multicolores, alignements de sacs de jute ventrus, gorgés de légumes secs, de noix, de céréales ou d'épices odoriférantes et finement moulues. Au centre, sur de longues tables, se déversent des cascades bigarrées de fruits et de légumes d'une surprenante variété. Aux extrémités, une avalanche de poissons énormes sur des caillebotis et une montagne de viandes sanguinolentes.

Étranger, errant sans dessein dans ce labyrinthe pourvoyeur d'une cuisine originale que tu apprécies mais dont tu ignores les codes, une sensation d'étouffement te saisira.

Une odeur chaude t'aura piégé. Moite, profonde, cotonneuse, neutre, envoûtante, perceptible par-delà le déluge des parfums libérés par les matières délicates offertes à la vente et si distincts des exhalaisons accompagnant la macération rapide des fruits tropicaux exagérément exposés à la chaleur. Pour l'identifier, tu retourneras obstinément sur tes pas comme un animal en cage dans le dédale de travées et de culs-de-sac. Et soudainement tu découvriras une alcôve discrète dont tu n'auras jusque-là que distraitemment aperçu les perchoirs occupés par des volailles aux yeux mi-clos. Mais cette fois tu observeras un jeune garçon saisir un volatile par les pattes, le renverser tête la première dans un long cône tronqué en acier, lui pincer le cou entre deux doigts, inciser prestement sa gorge avec un petit couteau effilé et l'abandonner à ses soubresauts pendant que son sang se déverse dans une cuvette émaillée. Tu verras ensuite le garçon empoigner l'oiseau enfin immobile pour le plonger dans une grande bassine d'eau bouillante avant de le jeter dans un tambour rotatif hérissé de bâtons en caoutchouc pour le plumer. La chaleur des animaux, du sang versé, de l'eau bouillante, des plumes mouillées ayant livré son mystère, tu te jetteras dehors pour respirer l'air marin.

À midi, la lumière revenue cogne

comme un boxeur. Un petit camelot s'égosille chaque jour pour vendre son journal. Un titre te sautera au visage : « Une fillette enlevée et assassinée par des chercheurs d'or — trois *garimpos*² arrêtés ». Un véritable coup de poignard dans le cœur du bonheur !

Le lendemain, la voile du « *Mensagemiro da Fé* » te conduira enfin jusqu'à Alcântara où, à la contemplation des vestiges de tourments anciens, tu échapperas peut-être au vertige de tes émotions de la veille. Dans la solitude de la *praça da Matriz*, au pied du *Pelourinho* on pourrait très bien lire sur l'une des stèles monumentales les mots de Blaise Cendrars : « Le monde s'étire s'allonge et se retire comme un accordéon qu'une main sadique tourmente ». Mais te souviendras-tu alors de Montaigne qui répondait ordinairement à ceux qui lui demandaient raison de ses voyages : « je sais bien ce que je fuis, mais non pas ce que je cherche » ?

¹ *Saudade* : mot portugais intraduisible : désir d'un bien dont on est privé, tendre regret d'une absence, doux souvenir d'une personne ou d'un lieu, un peu de nostalgie qui peut néanmoins être agréable... Très fort désir de revoir quelqu'un ou de retourner quelque part... Ou encore mélange de douleur et de plaisir au souvenir de quelqu'un, ou de quelque chose que l'on possédait jadis.

² *garimpo* : mine (en général d'or) à ciel ouvert exploitée de manière artisanale par les *garimpos*. ■

RECTIFICATION

Par Geneviève Solasse

À propos des perles attribuées au Bac 2001, puis au Bac 2002, dont les secondes sont parues dans notre dernier numéro (pp. 10,11,12), voici des informations recueillies auprès des services des Affaires culturelles du Consulat de France.

Depuis deux ans, m'a-t-on dit, ces plaisanteries circulent sur Internet, en même temps que d'autres perles provenant soi-disant de lettres à la police, à la Sécurité sociale, etc... Certaines sont vraisemblablement authentiques, mais la plupart ne sauraient émaner de candidats au baccalauréat parce qu'elles ne correspondent pas du tout aux épreuves du dit examen, ni même à son programme.

Celui-ci comporte en effet de l'histoire,

mais seulement contemporaine, la géographie de grands pays (États-Unis, Russie...) mais non celle de France, des mathématiques et des sciences du niveau du cégep (donc il n'est pas question d'avoir à définir un carré, un rectangle, une tonne...). L'épreuve de français ne comporte qu'une production "littéraire", sans aucune question de grammaire ou de vocabulaire.

Beaucoup de ces phrases plaisantes sont donc soit inventées par des humoristes, soit puisées dans des recueils, soit tirées de réponses données par de tout jeunes écoliers.

P.S. Pour en savoir plus sur les épreuves du bac français, on peut aussi consulter son site Internet, très sérieux, lui, paraît-il. ■

SOUVENIRS DE VOYAGE (10) AH ! COMME MA CAVE EST PROFONDE !

par Jean-Marc OUELLET

Je ne savais pas que ma cave était si profonde. L'autre jour j'y suis descendu pour ranger une caisse de bouteilles. Sur le mur du fond, j'empile depuis plusieurs années des boîtes de documents que je n'ai, de toute ma vie, jamais osé jeter. À plusieurs reprises, je me suis dit que, un jour, il faudrait bien que je fasse un peu d'élagage, selon l'expression souvent utilisée par nos amis les bibliothécaires.

L'autre jour en question, j'ai regardé ces boîtes et, comme j'avais un peu de temps libre, je me suis dit : « Si j'en ouvrais une au hasard... »

C'est là que c'est arrivé... Comme l'histoire du fantôme de la documentation que m'avait un jour raconté Jean Bouthillette...

Une enveloppe de plastique bleue identifiée au nom de VOYAGES CLAUDE MI-

CHEL INC s'y trouvait au milieu de divers papiers qui avaient été entassés là en 1976. Je l'ai ouverte et j'y ai trouvé la cédule du voyage que ma mère avait fait en 1970 pour venir me visiter au Cameroun où je travaillais alors. Quels souvenirs sont remontés à la surface à ce moment-là !

De 1967 à 1971, j'étais professeur en Afrique. J'enseignais les mathématiques et l'anglais au CETI de Bafoussam au Cameroun. CETI veut dire Collège d'Enseignement Technique Industriel. À l'automne 1969, j'ai eu de mon frère Jean-Guy une information inquiétante : mon père se portait mal. Il avait eu un accident sur un chantier de construction lequel aurait été une cause précipitante pour le développement d'un cancer. J'avais avec lui un pacte de vérité. En décembre, j'ai reçu de Jean-Guy un télex me disant : « Si tu veux le revoir vivant, viens à Noël. » Par contre, les autres membres de ma famille me disaient qu'il prenait du mieux.

Avec les communications de l'époque, il n'était pas facile de téléphoner au Canada à partir de Bafoussam. Je me rappelle que quelque temps auparavant, je m'étais présenté au bureau local des PTT pour appeler un ami dans la ville voisine et on m'avait dit : « Le téléphone, il est cassé... » Quand j'avais demandé à quel moment la réparation serait faite, on m'avait répondu : « Je ne sais pas, Monsieur, il y a six mois qu'on attend la pièce... »

Qu'allais-je faire dans la circonstance ?

Je vivais sous les tropiques. C'était l'hiver au Canada. D'après les uns, l'état de santé de mon père s'améliorait. D'après mon frère avec qui j'avais un pacte, la situation était critique. Quoi faire ? Si je décidais de venir au pays, allais-je être l'oiseau de malheur, celui qui fait savoir aux autres que la situation est plus grave qu'ils ne s'en doutent ? Celui qui allait faire savoir à son père que sa situation était sans retour ?

La réponse m'est venue de la vie. Dans la semaine qui a suivi ce télégramme, le docteur Hérady, le médecin français de l'hôpital de Bafoussam, nous a convoqué mon épouse et moi pour nous annoncer que cette fois-ci était la bonne et que ma femme était bien enceinte. Vous connaissez sans doute la joie qui peut nous envahir en cette circonstance. Nous avons informé la famille de cette grande nouvelle et j'ai du coup décidé que ma place était de rester auprès de ma femme, maintenant que j'allais devenir père à mon tour, que nous allions devenir parents à notre tour.

Le 9 février 1970, j'ai reçu un autre télégramme m'informant que mon père était décédé le 2 du mois en cours et que, au moment où le message m'a été livré, les funérailles avaient déjà eu lieu depuis quelques jours.

Ma tristesse fut grande. Des remords m'assaillirent pendant quelques temps. Pour y remédier, j'ai pris la décision d'inviter ma mère à venir nous voir au Cameroun et de lui offrir le voyage. Comme elle n'avait jamais pris l'avion de sa vie, je

savais que ce serait une décision difficile à prendre pour elle. Pour l'inciter à ne pas refuser, je lui ai dit que j'avais besoin d'elle pour ramener ma femme au pays au début du septième mois de grossesse. Le 20 avril 1970, ma mère s'embarquait pour l'Afrique après avoir acheté ses billets à l'Agence Claude Michel Inc. Elle était accompagnée de ma sœur qui commençait à l'époque à exercer la profession d'infirmière.

Dans cette pochette de plastique rangée au fond de ma cave, j'ai retrouvé l'autre jour son itinéraire et diverses notes qu'elle a prises tout au long de son périple. Un événement important pour elle s'est produit le deuxième jour de son arrivée au Cameroun. Le 22 avril au matin, alors que nous avons quitté la ville de Douala pour rentrer à Bafoussam qui se situait à cinq heures de route de là, nous nous sommes arrêtés à quelques reprises chez des amis. Le premier arrêt s'est fait à Penja, après une heure et demie de route, un village où des sœurs canadiennes de la Miséricorde avaient un dispensaire. À chaque fois que nous passions par là, nous avions pris l'habitude de leur apporter une manne de légumes qu'on trouvait en abondance dans notre région, mais qui étaient plus rares dans la leur. Sœur Claire Ranger m'avait fait promettre d'arrêter lui présenter ma mère. Deux heures plus loin, à Bafang, même scénario au juvénat des Frères des Écoles Chrétiennes. Le frère Fernand Morasse avait tenu à tout prix à ce que nous nous arrêtions prendre un pot et nous reposer quelques minutes.

C'est là que c'est arrivé. Pendant que

nous prenions un café, qui une bière, un frère de la communauté est passé près du salon où nous étions assis. Quand il a vu que la place était occupée, il a voulu repartir, mais Fernand l'a interpellé et lui a dit : « Roger, viens saluer la mère de Jean-Marc, qui est venue le voir au Cameroun. »

Le Frère Roger s'est approché, lui a tendu la main et lui a demandé si elle faisait un bon voyage. Mais ma mère s'est mise à le regarder dans les yeux et lui a dit : « Mon Dieu que vous ressemblez à un petit Cantin du rang des Mines à Saint-Augustin ! »

Le Frère Roger, interloqué, lui a répondu : « Mais qui êtes-vous, Madame ? »

Aurore Drolet, ma mère, fille de Rosaire Drolet du rang des Mines à Saint-Augustin, venait de rencontrer au bout de la terre, au bout du monde, un certain Roger Cantin, fils d'Arthur Cantin du rang des Mines à Saint-Augustin, avec qui elle avait été à l'école primaire et qu'elle n'avait jamais revu de sa vie. Son voyage en Afrique, à l'âge de 60 ans, lui avait fait revoir un compagnon de son enfance. « Ah ! que le monde est petit ! » a-t-elle écrit sur un coin de papier.

C'est ce document de voyage que je viens de retrouver au fond de ma cave après plus de trente ans. ■

ŒIL-DE-BŒUF LES BAGAGES

Les idées reçues sont des maladies contagieuses

*Qui prête à rire n'est jamais sûr d'être remboursé. Raymond Devos
par Renée FRANCŒUR*

Je pars en voyage deux à trois fois par année. Chaque fois, j'ai des problèmes existentiels à propos de mes bagages. Est-ce que j'en apporte trop ou pas assez ? Est-ce que j'apporte des vêtements appropriés pour la saison ? Est-ce que je devrais apporter mon « kit » d'aquarelle (avec pinceaux, papiers et couleurs) ou bien ma bouteille d'encre, car j'écris avec une plume fontaine. Mon lecteur de disques CD et mes écouteurs d'avion achetés lors du dernier voyage sont-ils indispensables ? Et mes livres préférés et mes guides touristiques, mon carnet d'adresses et mon journal sont-ils trop lourds ? Dois-je placer dans un recoin de ma valise mon « Opinel », mon canif suisse, mon tire-bouchon, ma salière-poivrière, mes ustensiles, mes gamelles, ma cafetière expresso (et mon café) et mon « bleuet » de voyage ? Mes bijoux, ma corde à linge de salle de bain, mon shampoing et mon séchoir sont-ils indispensables ? Et que dire de mes souliers, bottes et babouches qui sont tous lourds et encombrants, mais indispensables, car je porte orthèses et supports et ne peux marcher pieds nus. Et le comble depuis 4 ans, ce sont mes médicaments qui doivent être toujours gardés sur la glace, mes seringues et tout le tralala... Et j'oubliais ma caméra, avec piles, films et leur enveloppe de plomb pour les protéger des « rayons X » de la douane. J'ai à la fois peur d'en oublier et de trop en mettre.

Notre premier voyage en Europe, en 1972, était un long voyage de ski dans les Alpes. Pendant un mois, nous avons trimballé skis, bottes, habits et vêtements chauds... en train, car on nous avait dit qu'il était très dangereux pour des Québécois d'y conduire une auto ! On avait tellement de bagages ! Et on est revenu avec tellement de cadeaux et d'acquisitions (bottes et skis alpin, habits de la manufacture de Jean-Claude Killy connu à Québec lors de la Coupe du monde), que je ne sais pas comment on s'en est sorti. On avait oublié de nous dire que lorsqu'on voyage en train d'Allemagne en Suisse pour aboutir en France avec plusieurs arrêts aux stations de ski, nos bagages considérables sont acheminés par les trains de nuit et arrivent à destination... 15 heures plus tard ! Nous avons souvent attendu nos bagages en dormant dans « les hôtels de la gare », qui sont souvent les bordels de la place. On s'est promis de ne jamais plus voyager en train et plutôt de louer un véhicule pour traîner nos petits bagages. Dans le fond, ce n'était pas si dangereux que ça de conduire une automobile sur les routes des « Europes ».

Ensuite ayant compris, nous avons voyagé, mon conjoint et moi, avec seulement un sac à dos et une poche de hockey contenant tente, poêle Coleman, gamelles, glacière, sacs de couchage et matelas... à souffler. On a fait l'Europe ainsi. Un mois, un pays, en camping ! On louait un véhicule qui devenait notre maison pour ce mois. Souvent, une Renault 5, qui pouvait servir de lit si le soir nous surprenait avant de monter notre tente. Mais nous re-

venions chargés comme des mulets, car si je faisais une liste au départ, je n'en faisais aucune d'arrivée... je devais toujours acheter une « valise de secours » en revenant. Et je me suis toujours demandé pourquoi Douanes Canada ne faisaient pas la comparaison entre les nombres de valises au départ et à l'arrivée.

Après l'Europe, ce furent les îles du Sud et l'Asie avec quelques incursions aux États-Unis. Les bagages étaient un fréquent sujet de discussions entre mon conjoint et moi. Je lui disais toujours que ses « chialages » sur le nombre de valises n'étaient reliés qu'à trois heures de notre temps. Car c'est le taxi qui s'occupait de les transporter de la maison à l'aéroport et retour, et que notre maison « mobile » nous attendait à l'arrivée. Les seuls inconvénients se trouvaient lors des attentes aux douanes et dans les aéroports.

Mais la vie, avec ses chemins sinueux, a décidé que je devais maintenant transporter moi-même mes bagages. Je voyage seule maintenant et mes forces vitales ont diminué. Curieux, mes valises sont de plus en plus légères ! Même s'il y a toujours à l'aéroport un bon samaritain pour aider.

J'ai voyagé ainsi partout à travers le monde. J'ai même apporté mon vélo en Europe à plusieurs occasions. Les gens sont en général très gentils, surtout lorsque je dois « remonter » mon vélo sur le trottoir de l'aérogare et que les forces me manquent pour serrer les pédales et ajuster le guidon...

Comme vous le constatez, mes malles diminuent, et d'année en année. L'hiver dernier je partais de Québec pour une période de deux semaines en République Dominicaine par un vol d'Air Transat. J'avais une

bonne valise sur roulettes avec ma vignette d'handicapée, mon sac à dos avec « ice-pack », médicaments, seringues etc, mon sac de cabine avec « mon kit d'aquarelle », passeport et argent et mon sac de golf bourré au maximum, car son poids n'était pas règlementé.

Quelle ne fut pas ma surprise, même à trois heures du matin, d'être la 230^e dans la file d'attente. *Le départ n'était qu'à 7 heures du matin et j'étais à la queue de cette file, même à 3 heures du matin !* Dans mon for intérieur, je chialais contre « mes bagages », car il ne restait plus de chariot et je devais forcer comme un mulet.

Mais nouvelle surprise ! Je sens tout à coup mon sac à dos soulevé, mon sac de golf enlevé de mon épaule endolorie et ma valise à roulettes agrippée par un immense colosse habillé en jeans avec un t-shirt noir aux manches coupées. En anglais, il me dit de le suivre, ce que je ne peux que faire, car il a déjà pris vingt-cinq pieds d'avance avec mes bagages. En doublant tous les gens de la file, nous nous retrouvons au guichet de première classe. Il enregistre mes valises et mon sac de golf « to-the-go » en me demandant, toujours en anglais, de présenter mon billet et mon passeport. Je bafouille au représentant que je ne suis pas en première classe et il me dit tout bas de garder le silence. Il me donne ma carte d'embarquement, en première classe, et je passe la première, comme dans un rêve.

Personne, mais absolument personne ne proteste. En me retournant pour dire merci à mon « bon samaritain », j'aperçois dix Hell's me sourire à pleines dents. 20 janvier 2003 ■

ANNONCES ET RAPPELS

Par Louis D., Bill D., Fernand V.

AUSTRALIE ET NOUVELLE-ZÉLANDE

La présentation des diapositives sur ces deux pays se fera l'automne prochain et les coordonnées (dates et lieux) vous seront annoncées dans le prochain numéro de Carrefour.

SITE WEB

Grâce à l'excellent travail de Jacques Courchesne, notre Association a désormais un petit espace qu'on peut visiter dans le site Web du Cégep à <http://ici.cegep-ste-foy.qc.ca/retraites/assoretraite/>

Outre le Conseil d'administration, nous y présentons les principaux objectifs et les principales activités. Ce n'est pas volumineux, mais c'est un très bon départ.

LE PARTY DE NOËL AU CÉGEP

Sur nos 123 membres actuels, 36 ont participé au cocktail de l'association et près de 50 au souper. Cette année, le Cégep nous a demandé de participer au spectacle à la Margelle. Gervais Michaud et Jean-Claude Deschênes, avec leur humour, nous ont bien fait rire, et surtout nous ont bien fait honneur. Nous les félicitons et remercions bien sincèrement.

VISITE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Connaissant l'intérêt et la compétence de Jean-Marc Loisel comme guide touristique, c'est avec joie que nous avons accepté l'invitation de Jean-Marc de visiter l'édifice du Parlement de Québec.

Cette activité se déroulera de la façon suivante : départ de la salle Albert-Rousseau vers 9h. De 9h30 à 11h30, visite de l'extérieur de l'Assemblée nationale. À 12h, dîner au restaurant Le Parlementaire où la table d'hôte comporte des menus variant de 11\$ à 18\$, taxes et pourboire en sus, bien sûr. À 13h30, visite de l'intérieur avec un guide de l'Assemblée nationale. Retour au Cégep pour 15h.

Cette activité aura lieu le 30 avril 2003. Nous organiserons un système de covoiturage et chacun participera au coût du stationnement.

Pour information et inscription, contactez Louis Deschambault au 653-4207. En cas de non-disponibilité, laissez votre nom et numéro de téléphone au répondeur.

PROCHAINE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Veillez inscrire à votre agenda que la prochaine assemblée générale de l'association se tiendra le mercredi 14 mai 2003, de 9h30 à midi, à la salle Albert-Rousseau. Toutes les informations nécessaires vous parviendront vers la mi-avril.

UN RABAIS

Depuis quelques années, je suis un client de LA CAPITALE, compagnie d'assurances. Comme plusieurs autres, c'est une compagnie qui offre un bon service à un prix raisonnable, surtout pour les assurances automobiles et les assurances habitations. Elle a toujours bien répondu à mes besoins.

J'ai appris récemment que si j'étais membre de l'Association Québécoise des Retraités des

ANNONCES ET RAPPELS

Par Louis D., Bill D., Fernand V.

AUSTRALIE ET NOUVELLE-ZÉLANDE

La présentation des diapositives sur ces deux pays se fera l'automne prochain et les coordonnées (dates et lieux) vous seront annoncées dans le prochain numéro de Carrefour.

SITE WEB

Grâce à l'excellent travail de Jacques Courchesne, notre Association a désormais un petit espace qu'on peut visiter dans le site Web du Cégep à <http://ici.cegep-ste-foy.qc.ca/retraites/assoretraite/>

Outre le Conseil d'administration, nous y présentons les principaux objectifs et les principales activités. Ce n'est pas volumineux, mais c'est un très bon départ.

LE PARTY DE NOËL AU CÉGEP

Sur nos 123 membres actuels, 36 ont participé au cocktail de l'association et près de 50 au souper. Cette année, le Cégep nous a demandé de participer au spectacle à la Margelle. Gervais Michaud et Jean-Claude Deschênes, avec leur humour, nous ont bien fait rire, et surtout nous ont bien fait honneur. Nous les félicitons et remercions bien sincèrement.

VISITE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE

Connaissant l'intérêt et la compétence de Jean-Marc Loïselle comme guide touristique, c'est avec joie que nous avons accepté l'invitation de Jean-Marc de visiter l'édifice du Parlement de Québec.

Cette activité se déroulera de la façon suivante : départ de la salle Albert-Rousseau vers 9h. De 9h30 à 11h30, visite de l'extérieur de l'Assemblée nationale. À 12h, dîner au restaurant Le Parlementaire où la table d'hôte comporte des menus variant de 11\$ à 18\$, taxes et pourboire en sus, bien sûr. À 13h30, visite de l'intérieur avec un guide de l'Assemblée nationale. Retour au Cégep pour 15h.

Cette activité aura lieu le 30 avril 2003. Nous organiserons un système de covoiturage et chacun participera au coût du stationnement.

Pour information et inscription, contactez Louis Deschambault au 653-4207. En cas de non-disponibilité, laissez votre nom et numéro de téléphone au répondeur.

PROCHAINE ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Veillez inscrire à votre agenda que la prochaine assemblée générale de l'association se tiendra le mercredi 14 mai 2003, de 9h30 à midi, à la salle Albert-Rousseau. Toutes les informations nécessaires vous parviendront vers la mi-avril.

UN RABAIS

Depuis quelques années, je suis un client de LA CAPITALE, compagnie d'assurances. Comme plusieurs autres, c'est une compagnie qui offre un bon service à un prix raisonnable, surtout pour les assurances automobiles et les assurances habitations. Elle a toujours bien répondu à mes besoins.

J'ai appris récemment que si j'étais membre de l'Association Québécoise des Retraités des